

ERREUR PLEINE PAGE

MICHEL HOST*

Resumo: Declarando-se um sofista (um desses filósofos de ocasião que divagam e discutem à margem da verdadeira filosofia), o autor apresenta uma reflexão pessoal sobre o Erro, a Verdade e as suas balizas, considerando que eles se limitam a (co)existir num constante e estéril confronto.

Palavras-chave: Erreur; vérite; Hermodore.

Abstract: Declaring himself to be a sophist (one of those casual philosophers who wander and debate in the margins of true philosophy), the author presents a personal reflection on the Error, the Truth and its borders, considering that they are limited to (co)exist under a constant and sterile confrontation.

Keywords: Error; truth; Hermodorus.

« Erreur. Croire que l'autre, même ami, partage mes dégoûts, mes passions. »

M.H. — CARNETS D'UN FOU — XXXI — Août 2015

« L'unijambiste voulut sauter de joie mais se trompa de jambe. »

Dominique Noguez, *Le retour de l'espérance*

Soyons d'un absolu cynisme : ma naissance fut le fruit du douloureux travail que, volontairement ou non, quoique par un caprice de Yahvé qui de cette façon punit les humains, ma mère infligea à sa personne afin de me donner naissance — me donner, somme toute, un être nouveau, le mien qui par certains points ressemble au sien et en diffère par d'autres.

Cette première erreur, dont elle eût pu se dispenser — mais je ne l'en crois ni coupable ni même responsable — fit que toutes les miennes s'ensuivirent. C'est cela, la prétendue *Création*, la chaîne infinie des erreurs. Le baigne ! Nous sommes les forçats de la Création... Nul n'avait réclamé ma naissance, y compris moi-même qui, n'étant pas encore, ne l'aurait pu. C'eût été, je crois, le comble de l'aporie !

Selon Antonin Artaud, une fois parvenu à la conscience des indignités corporelles (le processus digestif et excréteur notamment) auxquelles je fus tenu de me soumettre ensuite pour continuer d'exister, le dégoût, la honte eussent dû me conduire au suicide immédiat. Artaud lui-même, fort affligé par ces nécessités dites *naturelles*, ne put se résoudre à pareil sacrifice. Alors, comment l'aurais-je pu ? Je fis comme tout le monde, je pris mon mal en patience, je survécus. Né d'à peine quelques jours j'étais déjà un *Monsieur-Tout-Le-Monde*. Cette erreur des plus communes consistant à décider de vivre encore, téter le sein maternel, puis le biberon, s'obstiner à affronter le jour, la nuit, voilà la plus fatale décision. Pourquoi fatale ? D'abord, elle exigera son récit, quelle qu'en soit la forme, car l'anonymat n'est

* Escritor francês natural da Flandres; vencedor do Prix Goncourt de 1986.

supportable qu'aux âmes innocentes. Elle sera ensuite l'erreur littéraire par antonomase — ne dirait-on pas du Parménide... d'un présocratique rusé ! — : le mot, quoique pédantesque, me paraît plus exact que « par excellence ». Aucune excellence en l'affaire : on s'est contenté d'appeler *Erreur* la faute première, originelle. De la mettre au compte de la faiblesse de la femme. La planète est comblée de telles erreurs, de ces détournements du langage en apparence sans conséquences, et aussi les livres et les productions de l'esprit. D'où l'abondance redoutable des produits dit *littéraires*.

Je suis un sophiste, bien entendu. De ces philosophes d'occasion qui divaguent et argumentent aux marges de la vraie philosophie, de la pensée assise et rassise. La vérité¹ ne m'intéresse que si elle soutient ma plaidoirie. Comme les avocats je défends mon client, pas davantage. C'est là mon avantage : je ne nage pas dans les courants dominants, je traîne sur les sentiers des pensées vagabondes, à preuve il m'est arrivé d'écrire des romans, de ces « récits » dont je viens de parler, souvent appelés *fictions*, que j'ai comparés à l'envers d'une tapisserie (à force de la retourner on ne sait plus distinguer le vrai du vrai, ou le faux du faux), c'est dire ! Car tout est « récit » : le roman, le poème, la nouvelle et jusqu'au mélodrame bourgeois. La Bible en est un, et l'*Illiad*e et l'*Odyssee*, et le livre de *Gilgamesh*... Nous sommes les pièces d'une partie qui se joue hors de nous, cette pensée d'Omar Khayyâm montre qu'une telle pensée est légitime, partagée : « *On s'amuse avec nous sur l'échiquier de l'Être, et puis nous retournons un à un dans la boîte du Néant* ». N'a-t-elle pas été rapprochée de l'aphorisme d'Héraclite : « *Le Temps est un enfant qui joue au trictrac : royauté d'un enfant !* »... ?

Erreur et enfance sont fort proches. L'erreur est générale, voire universelle, alors pourquoi pas dans nos travaux littéraires ou autres ; ce serait désespérant si les corrections étaient impossibles. Or elles sont presque toujours possibles, que leur auteur les repère ou quelqu'un de ses lecteurs. Elles sont on ne peut plus voyantes et respectables, car sources de redressements décisifs : la science, m'a-t-on dit, ne progresse que par erreurs successives et successivement surmontées. Il m'arrive d'en douter, mais non pas du vent qui fit tomber une pomme sur le nez de Newton. Pauvre nez !... mais quelle étonnante justesse dans le génie du vent qui invente l'anti-pomme d'Ève dans l'envers du Paradis. Aucune erreur sur le choix du nez et ses conséquences : c'était, sans contredit, le nez approprié. Nous apprîmes que rien ne tombait par erreur (la pomme, et la lune aussi !), mais qu'il y fallait une loi !

La question se pose maintenant (façon de parler, car il n'est pas plus de « maintenant » que d'« avant » et d'« après ») : l'erreur, la vérité peuvent-elles exister en quelque matière que ce soit ? *L'Ecclésiaste*, chapitre du roman biblique écrit et pensé par le Qohélet (qui, tel Homère, fut « un » ou « plusieurs », on ne le sait...), nous guide sur ce nouveau chemin, notamment en son quatrième chapitre :

Je regarde encore toute l'oppression qui se commet sous le soleil. / Voici les larmes des opprimés, et ils n'ont pas de consolateur ; / et la force du côté des oppresseurs, et ils n'ont pas de consolateur ; / Alors je félicite les morts qui sont déjà morts plutôt que les vivants qui sont encore vivants. / Et plus heureux que tous les deux est celui qui ne vit pas encore et ne voit pas l'iniquité qui se

¹ À dessein, aux divers antonymes du terme « erreur », nous préférons ceux-ci : *certitude, exactitude, vérité*.

commet sous le soleil. / Et je vois que tout travail et toute réussite n'est que jalousie de l'un pour l'autre : cela aussi est vanité et poursuite de vent !²

Alors, oui... Vérité ? Erreur ? Où logent ces entités dont nous ne voulons pas faire l'économie ? Je les cherche et ne les trouve pas. Si le socle est l'injustice et l'oppression, c'est là une erreur manifeste qui fait fonction de vérité indéniable, laquelle sous nos yeux *se réalise* chaque jour : les larmes contre la force ! Tout est à l'inverse de tout. Les valeurs courantes sont elles aussi culbutées : les morts plutôt que les vivants ; « celui qui ne vit pas encore » plutôt que la douteuse promesse du vivant... Quelle dérision ! Quelle est la raison ? Quel est le sens ? Le Qohélet conclut à la vanité de tout : cela n'est que du vent, cela n'a pas de sens. En somme, ni l'Erreur ni la Vérité n'existent, ou bien elles ne (co)existent que dans leur stérile et constant affrontement. Par conséquent, si vous commettez une lourde faute de syntaxe dans votre roman : ou examinez-la et corrigez-la, ou faites accuser l'ignorance du typographe. Si une inversion des chapitres rend le roman incompréhensible, alors que le tout aille à la corbeille à papiers, et recommencez ! Il y a remède à tout.

Puisque nous entrons dans les temps de l'Apocalypse (un savant religieux orthodoxe m'a convaincu que notre proche confrontation avec les robots fabriqués par nous-mêmes, que la proche implantation de puces dans nos cerveaux nous y fait entrer de plain-pied), j'aurais dû aller jusqu'à une lecture approfondie du texte de Jean, et des autres, dits apocryphes... À quoi bon. Je m'en tiendrai aux réflexions de Frédérick Tristan, romancier à qui j'accorde la même autorité qu'à l'auteur de *L'Éclésiaste* :

Il n'est d'expression qu'apocryphe. Parce que le monde est apocryphe. Et l'esprit de l'homme. Mais le reste, peut-être aussi. On ne sait. (Entendons par monde, le monde que l'homme habite, qu'il définit. Le monde est un langage de l'homme. Donc : apocryphe.)³

La pensée d'un Jorge Luis Borges, qui précéda celle de F. Tristan, n'en diffère pas grandement.

Celle, complémentaire, d'Héraclite, est très réjouissante, qui montre qu'une vérité universellement admise (le dogme de l'égalité, véritable article de foi chez les Français en tout cas) par tous les esprits démocratiques patentés et pointilleux aboutit à la pire des erreurs, celle que l'on souhaitait éviter à tout prix, la destruction de la ville assiégée quand Hermodore suggérait qu'une solution était possible :

Les Éphésiens adultes méritent tous la mort ; leurs enfants méritent tous d'être expulsés de la cité, puisqu'ils ont chassé Hermodore, le meilleur⁴ d'entre eux, en disant : « Qu'aucun d'entre nous ne soit le meilleur ; s'il y en a un, qu'il aille vivre ailleurs et avec d'autres.⁵

² *L'Éclésiaste* — I, 4 — Extr. de *La Bible de Jérusalem* — Ed. Fleurus/Cerf.

³ TRISTAN, 2004.

⁴ Dans sa traduction, Yves Battistini traduit « le meilleur » par « le plus capable »...

⁵ Traduction de Jean Voilquin.

Une fois encore, Vérité, Erreur, où sont-elles si le principe le plus intangible, l'aveuglante *vérité*, devient cause de l'*erreur* irréparable ? Hermodore fut contraint à l'exil et Éphèse fut prise.

Si elle eût été mise en œuvre, la solution imaginée par Hermodore aurait probablement démontré son efficacité. Hermodore eût ainsi, et sans le vouloir expressément, fait la preuve que la vérité peut appartenir à un seul contre l'erreur soutenue pas tous. L'erreur est consubstantielle à l'humanité qui, la percevant comme vérité, ne la voit pas, ne la soupçonne même pas, et taxe de trompeur tout porteur de vérité. De ce fait les romans restent d'agréables *fictions*, les forêts disparaissent, les eaux se tarissent, le président des États-Unis, soutenu par des hommes dogmatiques et cupides, n'a remarqué aucun changement climatique, la planète ignore encore qu'elle est entrée dans une agonie relativement longue, les religieux orthodoxes prêchent dans le désert et Paul Valéry verrait encore aujourd'hui que non seulement les civilisations sont mortelles, mais avec elles l'espèce humaine, dont peut-être l'importance aura été exagérée au cours des quelques milliers d'années de son existence sur terre. L'erreur, ici, serait de considérer ces propos comme un condensé des frustrations, colères, peurs et rancœurs d'un misérable misanthrope. Je souhaiterais que celle-là au moins ne fût pas commise : penser à un pousseur de bois aux échecs, avançant dans la partie avec un ou deux petits coups d'avance, ou à un greffier au tribunal du Temps consignant chaque épisode du procès en cours, cela me paraîtrait plus pertinent.